

Modernes catacombes, Régis Debray

Editions Gallimard, 2013

mardi 14 mai 2013, par **Alice Granger**

[...] C'est donc très logique que le premier écrivain auquel Régis Debray s'intéresse, dans la partie inaugurale de son livre nommée « Couteaux », soit Philippe Sollers. Celui-ci lui avait dit avec, on imagine, beaucoup de commisération : la médiologie, est-ce bien sérieux ? Debray rétorque par l'écriture, adoptant la posture maso, que le médiocre a du goût pour Sollers, pour son côté lapin agile, jubilatoire, bon enfant, plus doué que la moyenne. L'insubmersible bête médiatique intéresse le médiologue. Pourquoi ? Parce qu'il fait beaucoup de bruit pour peu de chose ! On dirait que Régis Debray en sait personnellement long sur ce peu de chose, par cette sorte de communauté d'origine sociale. Sollers reste éternellement de ce milieu comme un paradis, tandis que Debray sent très tôt la réalité d'un autre monde, celui non matriciel de la communauté humaine des nés, par ce saut logique inhérent à la naissance. Mais on dirait que Debray regarde un alter ego qu'il a laissé derrière lui lorsqu'il parle du bel air de Sollers, de ce brillant d'esprit, et il laisse J.P.Aron le décrire « cynique, n'ayant foi qu'en son intérêt, insensible aux valeurs, dispensé de sentiments et coiffé de modes. » Debray souligne malicieusement que Sollers a un intérêt local et non pas international, qu'il est une figure récurrente du paysage parisien mais bien plus il est le traceur de l'air du temps : Sollers est le génie du temps, qu'il saisit *in vivo*. Le mépris est ce qu'il économise le moins, écrit Debray avec une sorte de masochisme stratégique qui nous laisse entendre que le guérillero aux prises avec un alter ego qui semble tellement supérieur à lui ne craint pas de simples égratignures. Entre eux deux il s'agit bien de guérilla, et le guérillero du goût se fait le vérificateur de poids et mesures. Toujours en bonne place, l'avant-gardiste est selon Debray soucieux de ne rater aucun train, mais à chaque nouveau départ il se met dans le fourgon de queue. Dans le mouvement, les voiles gonflent toutes seules, l'époque change de chemise, lui aussi. Bref, lui qui se croit en écriture au comble de l'audace y poursuit la sage aventure d'un bourgeois séculaire qui s'imagine incarner la littérature et est convaincu d'en avoir le monopole. En vérité, il prolonge UNE littérature, il parlait récemment de la France avec la même voix que les maurrassiens d'antan de l'anti-France, Brasillach, Céline, etc. se sentaient eux-aussi persécutés par le moisi, le ranci, le borné, Drieu avait pour ennemis les buveurs de Pernod, les joueurs de belote, en 1999 depuis la capitale Sollers doit régénérer nos paysans croupis. Debray poursuit en mettant en exergue le dédain (littéraire sans doute) de Sollers pour la souffrance sociale, l'important pour lui est sa vie à vivre au singulier. Voici dix générations de réflexes de classe et de caste, insolence des riches : haine du littérateur pour le petit professeur, haine de l'école et dégoût des pedzouilles, haine de l'héritier pour le boursier, mépris du nomade branché pour le goitreux des Alpes. Et, s'étonne Debray, Sollers serait-il aussi soucieux de détonner, de se singulariser, s'il n'était aussi parfaitement dans le ton ? La fonction sociale du littérateur à succès, poursuit-il, n'est-elle pas d'exprimer à la cantonade l'inconscient refoulé de la bonne société. Philippe Sollers n'a jamais quitté la bonne société matricielle bourgeoise, qu'il a retrouvée ailleurs, il est de cette bourgeoisie-là, qui sait le bon goût, et sait s'approprier avec intelligence des auteurs, c'est sûr qu'on s'arme du langage comme ce n'est pas possible dans un milieu non privilégié. C'est sûr que dans ce milieu bourgeois, depuis l'enfance on baigne dans des paroles qui disent l'appropriation privilégiée de la culture, des auteurs, on vous dit de partout le bon goût, la bonne musique vous caresse comme les mains des femmes. Dans cette lancée, vous allez être celui qui lit le mieux Kafka, Artaud, Sade, Claudel, Joyce,

Pound, et pourtant ces auteurs, qu'est-ce qu'ils ont souffert, sous leurs œuvres il y a la prison, l'exil, l'opprobre, la persécution, le sang. Voici la terreur par le style, voici le racisme du bel esprit, dérivant d'une supériorité esthétique (acquise dans ce milieu) par transmission à distance. Mais Debray décèle chez Sollers une certaine abdication, du désespoir chez ce non-dupe, et alors il pathétise son rôle, ou le valorise. Le meilleur côté de Sollers selon Debray ? Sa clientèle d'auteurs fidèles, des meilleurs, et voici un conformisme transgressif. Sollers se livre à la publicité marchande en attaquant la marchandise publicitaire. Dommage, écrit Debray, Sollers avait tout pour devenir un vrai bon, s'il avait su se quitter à temps ! S'il avait su quitter son milieu matriciel ? L'écrivain Sollers ne serait-il pas le paradigme du bonheur et du malheur d'une génération de paix ? Référence au XVIIIe siècle : le parfumé Fragonard cher à Sollers cache Watteau qui, outre les fêtes galantes, a peint la guerre. Sollers a eu une enfance du côté des femmes, avec une mère qui ne travaille pas, luxe de temps, petites et fréquentes maladies qui le font objet de leurs petits soins, corps entre ces mains. Sollers ne vit jamais de saut logique, de vrai déracinement, sa littérature au contraire semble chanter l'exception, lui il a réussi à ne pas être déraciné, à ne pas perdre son tissu placentaire et son eau amniotique, et l'autre vie, celle où l'on est précipité à la naissance, il l'ignore, elle ne le concerne pas, il la dénie par le mépris pour le moi. Ce n'est pas qu'il ne parle pas du trou de la naissance, de la femme trouée, au contraire, il écrit que les femmes c'est la mort ! Mais la mort de quoi ? D'un ancien régime ? D'un monde matriciel ? Le secret de sa littérature, c'est comment il a toujours réussi à éviter d'être attiré au fond du maelström si bien écrit par Edgar Poe... Attendre que le maelström se calme en s'agrippant à un objet qui est aspiré moins vite au fond déchiqueteur du tourbillon, et alors voici l'homme aux cheveux blancs si fier d'avoir échappé au trou ! Virtuose, Sollers ! Les Sollers, c'était quoi leur affaire, se demandera-t-on dans cent ans, demande Debray ? Le luth, les dés, la bagatelle, la convocation à La Fenice du divin Mozart et de Zarathoustra danseurs dans les étoiles ? Cela ne donnera pas le change, conclut-il ! Quelle excellente gestion de carrière, en fin de compte, écrit-il ! De plus en plus télégénique, voici l'image qui décide, qui conduit au livre. Société du spectacle en pare-balles. Notable qui en abat du boulot... quel virtuose, devenir un bon auteur et un bon patron en tirant du matin au soir sur son fume-cigarette au bar du Port-Royal ! Description de Philippe Sollers resté dans son milieu, rythme de vie pareil à celui de son enfance. Mais c'est là qu'il faut préciser, ce que ne fait pas Régis Debray dans son livre. Il s'attaque à Philippe Sollers comme l'incarnation et le précurseur des générations actuelles pour lesquelles la société de consommation matérialise un monde qui est à l'image du monde bourgeois où rien ne manque, à l'image d'un monde matriciel jamais quitté, un monde qui n'a jamais connu la guerre paradigme de la naissance, de cette destruction qui abandonne à une nouvelle logique. Bien sûr, Sollers ne se reconnaîtra en rien dans cette société marchande et du spectacle, et c'est très logique, puisque c'est son monde à lui, celui de la bonne bourgeoise qui ne manque pas de bon goût, qui est le modèle secret pour sa marchandisation. On a d'un côté le prototype noble, au très bon goût, et de l'autre ces clones idiots. Pour entendre l'écrivain Philippe Sollers comme emblématique de notre société contemporaine, ce que semble sous-entendre Régis Debray en s'opposant à lui et en se retournant vers des écrivains et des hommes du passé, il importe d'écouter comment il raconte, dans ses livres, son enfance. C'est frappant de voir l'importance des femmes, un vrai gynécée, où elles sont oisives, tandis que le père, dont l'écrivain parle parfois comme d'un déserteur, travaille, assure ce confort bourgeois. Le jeune garçon, dernier de la famille, son milieu est fait de femmes, mère, tantes, sœurs, et le fait qu'il soit souvent malade nous présente un corps dont le

statut est d'être en des mains qui prodiguent des soins. D'un côté ce père déserteur, de l'autre ces femmes oisives, douces et drôles comme du tissu placentaire. En tout cas, garçon objet des soins, des sollicitudes, voire aussi des surveillances. Femmes qui sont toutes des sortes de mères, le garçon est le dernier, elles sont plus âgées, tout autour. Plus âgées : à retenir ! Impression du rythme d'un temps oisif, on baigne dans l'océan amniotique, ça s'assure tout seul, on n'est pas dans le monde du travail, on n'a pas à y penser. Le garçon va résister, il ne succédera pas à son père, celui grâce auquel le gynécée n'avait pas à se préoccuper de travailler, celui qui garantissait ce milieu bourgeois côté oisif des femmes. Garçon qui décidera de rester toute sa vie côté femmes, et écrira. D'une certaine manière, il restera dans le giron des femmes. Evoquant les femmes d'exception qui ont compté dans sa vie, très récemment à la télévision, il a insisté pour dire qu'elles ont toutes été bien mieux que lui ! Comme ramenant au temps du petit garçon et des femmes plus grandes que lui. Le milieu de l'enfance est très incestueux. Le garçon, on l'imagine, est l'objet de tous les soins, de toutes les attentions, voire de toutes les surveillances, et le statut de son corps est réglé : toutes ces mains, tous ces regards, tous ces critères d'éducation de la bonne société, toute cette culture, toutes ces valeurs, et toute cette conscience d'être dans le bon goût. Garçon qui ferait ce pari : je ne quitterai pas ce paradis, ce milieu matriciel, l'oisiveté des femmes esseulées on peut la retrouver partout. Il y a cette idée du garçon très attaché à sa mère, voire à ses mères. Il y a un corps de garçon qui, via les maladies de l'enfance en particulier, est en puissance aux mains expertes des femmes mères. Ces femmes sont beaucoup mieux que le petit garçon, elles ont l'expérience, et du temps, et ne veulent-elles pas toutes un bébé ? Un bouchon ? C'est astucieux, se faire bouchon pour le trou. Le futur écrivain échappe au calcul qui est fait sur lui pour qu'il aille travailler, comme son père, afin d'assurer sa future famille. Il échappe à ça, reste au gynécée, et la vie des hommes qui travaillent, sur la terre où les nés sont abandonnés, cela ne le concernera jamais. Il ne sera jamais comme son père l'homme qui assurera le confort bourgeois de sa famille. Il restera celui qui jouit de l'intérieur de ce confort jamais quitté. Et c'est là qu'Eugenia, la jeune femme basque qui est la bonne alors qu'il a quinze ans, va jouer un rôle considérable. Elle a trente-cinq ans, donc vingt ans de plus que l'adolescent. C'est elle qui est active et experte. C'est elle qui en a. Qui l'initie, lui apprend tellement de choses qu'il pourra faire à d'autres femmes. Cette première femme est, comme par hasard, bisexuelle. L'adolescent sera auprès d'autres femmes le savoir-faire de cette première femme... Il sera comme elle auprès d'elles... Un savoir-faire dans l'initiation sexuelle précoce très proche de celui d'une mère prenant soin du bébé entre ses mains. Cette hauteur experte sur le petit, un garçon. Voici le conseil donné par Philippe Sollers il y a quelques jours, à la télé : l'initiation sexuelle le plus tôt possible, par une femme plus âgée, qui lui apprendra plein de choses. Sinon un homme ne saura rien faire. Eugenia est une femme très indépendante. Une femme plus âgée, qui n'attendra rien de lui, qui ne voudra pas qu'il devienne comme son père, celui qui travaille. Jamais des femmes qui puissent attendre de lui un rôle financier. Eugenia est le nom d'une femme qui incarne sa résistance au calcul fait sur lui par sa famille pour qu'il continue la lignée du père. C'est le nom d'une femme qui signe son désir de ne pas sortir du gynécée, de ne pas disparaître dans le trou et en ressortir en homme qui assure sa famille, son milieu bourgeois. Ce milieu amniotique, matriciel, côté des femmes assurées oisives, doit lui rester réservé sans qu'il l'assure. Alors, en marge d'une grande école qui doit bien le former à devenir comme son père en le rajeunissant, voici qu'il écrit son premier roman, qui raconte l'amour avec Eugenia. « Une curieuse solitude ». Une résistance absolue à devenir comme son père, à se préparer à entrer dans le monde du travail et des

hommes. Le succès de ce premier roman va dans le sens de cette résistance, de ce refus, de ce refuge. C'est par ce premier roman que Philippe Sollers rencontre une deuxième femme encore plus âgée que la première, et étrangère comme Eugenia : Dominique Rolin, la plus belle des femmes. Le fait que ce soit une étrangère entre en écho avec le fait qu'il offre à l'exilée, dont l'exil est redoublé par le deuil, une sorte de nouvelle patrie, celle de l'amour, amour très oedipien. Coup de foudre immédiat, et retrouvailles avec une situation enfantine : comme la mère reste esseulée à cause d'un mari déserteur, s'ennuyant dans son oisiveté tandis que l'homme va dans un autre monde gagner de quoi faire perdurer ce monde privilégié, cette femme est en grand deuil, son mari vient de mourir. Un jeune garçon très attachant, très au fait de ce paradis du gynécée, et devenu expert par Eugenia pour bien savoir aimer les femmes, voir les tirer de leur sommeil sensuel, vient à elle pour toujours comme un retour. C'est aussi un dispositif oedipien parfait : la figure paternelle ne reviendra plus, la figure maternelle est tout à lui, le garçon est son petit bouchon. Cette femme de vingt-cinq ans son aînée ne lui demandera rien d'autre, elle n'a besoin de rien, elle n'attendra jamais de lui qu'il l'assure matériellement, il sera dans la position du dernier enfant, un garçon. Son refus de devenir comme son père est désormais entendu. Le tableau de Giorgione peint à merveille l'amour entre Philippe Sollers et Dominique Rolin : une femme qui ne vieillit pas garde son sein à l'air pour allaiter quand il veut un jeune homme, celui-ci, que l'on devine en érection, est libre d'aller où il veut vivre des aventures, sans doutes avec des femmes libres qui ne lui demanderont jamais rien d'autre que ce qu'il sait merveilleusement leur faire en perpétuant auprès d'elles les leçons d'une première femme. La femme allaitante laisse d'autant mieux aller le jeune homme qu'elle sait qu'il lui reviendra toujours : c'est une sorte de jeu du *for-da* freudien, elle jette la bobine et elle revient, son bébé va jouer et revient. Ensuite, va se préparer un mariage. Le mariage, ça met l'homme en demeure d'assurer, d'une manière ou d'une autre, face à la femme qu'il épouse. Si une femme accepte, comme on dit, de venir partager sa vie, il doit avoir matériellement quelque chose à partager et à lui offrir. Essentiellement, ce que Philippe Sollers va offrir à sa future épouse, ce n'est pas du patrimoine. C'est rien moins que la France, qu'une nouvelle patrie. Voici une étrangère, très brillante, qui sait parler et de quoi parler comme personne, qui est vraiment très armée de sa capacité de parole pour séduire la planète, et on imagine qu'elle tire cette capacité d'une enfance dans un certain milieu qui ne dépare pas avec celui de Sollers. Etrangère venue de l'Est, d'un pays communiste, et qui, de ce fait, ne peut espérer réussir dans son pays. Son père est dans le collimateur, peut-être est-elle comme Athéna sortie de la tête de Zeus, mais en tout cas ce père en pays communiste ne peut rien pour sa fille, il s'agit plutôt de la kénose orthodoxe, de la descente du père sous terre, laissant sa fille, pourtant bien armée par sa capacité de parole, seule, à la recherche d'une patrie plus accueillante. Voici Philippe Sollers, le jeune homme qui sait faire avec les femmes, qui propose à la plus brillante des femmes le mariage, c'est-à-dire la France, ainsi que son milieu bourgeois qui, on l'imagine, est une sorte de retrouvailles pour Kristeva, le pays de l'enfance sauf le communisme. Il faut entendre Julia Kristeva dire qu'elle est française : on dirait qu'elle l'est de naissance, enracinée, île de Ré, océan amniotique autour. Avec la virtuosité de sa capacité de parole, et s'appuyant sur sa nouvelle patrie, Julia Kristeva a les moyens de son indépendance matérielle, on imagine que, très reconnaissante car une patrie c'est beaucoup mieux que ce qu'un mari peut d'habitude offrir à sa femme, elle n'attend pas de Sollers qu'il l'assume. Julia Kristeva a très vite une activité internationale, elle est une intellectuelle, écrivaine, psychanalyste qu'on invite partout, sa parole est d'une puissance reconnue, elle est très séduisante. Dans le cadre de ce mariage, on dirait que le

jeu freudien du for-da, c'est Kristeva qui s'en va et qui revient dans sa patrie et dans son île. Régis Debray souligne que Sollers n'est connu qu'au national et fort peu à l'international. Mais il aurait dû, pour bien entendre la logique en cours, que la femme de Sollers, Julia Kristeva, est, elle, connue à l'international. Voici, comme par hasard, le même dispositif, où la femme, telles la mère d'autrefois, les tantes, les sœurs, puis la femme plus âgée initiatrice, est plus brillante, supérieure, comme si, une fois de plus, c'est elle qui en avait, de même que l'enfant, y compris garçon, voit sa mère pourvue de puissance. Au fil des années, on imagine qu'entre Dominique Rolin et Julia Kristeva se joue une étrange identification par laquelle la plus jeune à l'image de la plus âgée incarne ce giron où l'éternel garçon, ce célibataire, revient toujours, pour toujours, est confondue avec cette île entourée d'océan amniotique. Dans ce dispositif, le signifiant mère est vraiment surinvesti. Et nous devons nous sentir imbibés de la supériorité de ces femmes d'exception, qui ont su garder au paradis leur garçon. Quant à la fille, où est-elle ? Voici l'éternel garçon qui, dans sa littérature, nous raconte son aventure avec des femmes, outre ces trois d'exception, qui sont oisives et disponibles, en marge de leur mariage et de leur activité professionnelle, pour lui qui sait si bien leur faire des choses d'une manière qui fait surplomber les rencontres par l'ombre d'Eugenia bisexuelle. C'est fou comme il est question, finalement, de bien savoir faire des choses au corps, sexuellement, mais ne peut-on pas entendre aussi la question d'une prise en main des corps par la société marchande qui sait tout fournir pour sa satisfaction ? Des femmes s'ennuient, bourgeoises, nobles, bien mariées mais délaissées, actives mais pour cela désireuses de se payer une parenthèse paradisiaque, cela peut être aussi une bouchère, ou des jeunes filles endormies qui se réveillent par ce prince charmant d'un genre nouveau, bref dans le jeu du for-da voici un homme disponible pour le rendez-vous, tendant plus loin le flambeau donné par Eugénia. C'est le statut du corps, dans tout ça, qui fait question. Un corps tellement disponible, à la manière du nouveau-né, pour que des mains sachent lui faire des choses. Ne sommes-nous pas dans un monde où les humains et les choses prétendent pouvoir faire tellement de choses bonnes à ce corps ? L'écrivain Philippe Sollers, qui fait depuis longtemps de sa vie sa littérature, est le précurseur et l'emblème d'une société où il s'agirait de savoir bien faire des choses au corps. Bien sûr, cet écrivain attaque la société de consommation et du spectacle, bien sûr il n'y est pas, lui, pourtant, son milieu à lui ne serait-il pas le laboratoire d'essai du monde marchand où les corps sont retenus, où toute l'économie du monde veut en leur promettant du bien faire le meilleur calcul possible ? La société bourgeoise refermée sur elle-même, méprisant ceux qui n'ont pas de goût, a exporté ses valeurs follement incestueuses dans une entreprise de traitement de masse des humains. Ce qui se passait dans une sorte de huis-clos se passe désormais à ciel ouvert : toute l'industrie produit des choses et prodigue des conseils pour savoir bien faire auprès des corps et des cerveaux des petits et des grands. Philippe Sollers a gardé très longtemps le secret : on l'aurait vu avec une incarnation de sa mère ? Et désormais, ce qu'il adore dire, c'est à quel point il est très bien marié. Le cercle s'est refermé à l'île de Ré. Les humains du traitement de masse sont censés être satisfaits de ce rien ne manque qui, tel des mains, s'empare des besoins de leur corps et formate leur cerveau. Dans son éternel milieu bourgeois qui s'est refermé comme une île pour l'écrivain qui ne voudrait pour rien au monde se mélanger à ce peuple sans goût, ce sont les mains féminines qui moins que jamais ne lui manquent pour faire du bien à ce corps qui, vieux, se retrouve comme nouveau-né. Ces femmes, comme elles lui sont supérieures ! Il faut ajouter une remarque sur le caractère dominant de la capacité de parole, qui, durant les trente glorieuses, s'est exercé dans les linguisteries, les sociologismes, les psychanalismes, et maintenant

s'exerce dans les capacités marchandes, technologiques, et via les images qui parlent. Désormais, on apprend à savoir bien faire partout, pour le bien des corps soi-disant. C'est très tôt dans l'enfance que les êtres humains sont initiés par un savoir-faire et une technologie envahissants, qui arrivent par les mains des parents. Philippe Sollers parle de quelque chose d'exceptionnel, qui a rendu possible son refus, sa résistance, mais désormais, cette initiation n'est-elle pas devenue la norme, même si on ne voit plus la figure bisexuelle d'Eugenia ? Les corps, maintenant c'est au berceau que des mains expertes bien briffées savent leur faire du bien, viennent leur apprendre des choses. Elles sont méconnaissables, ces choses qu'on sait bien vous faire désormais, au regard de ce que Eugenia a appris à l'adolescent ? N'est-ce pas la même logique qui est en jeu, et le même statut du corps ? Et Sollers ne serait-il pas à son insu le paradigme de nos contemporains ? Attaché à maman ? Son secret ? Corps aux mains de celle qui sait faire et qui apprend ? Apprendre d'elle à savoir bien faire des choses aux femmes, dans une parfaite réciprocité ? Statut du corps auquel dans ce milieu matriciel rien ne manque ? Extension de ce rien ne manque dans une sorte d'industrialisation des soins prodigués à ce corps, des secrets pour bien faire ? Corps relié à ces soins, et qui sait à son tour faire. Le modèle secret de cette industrialisation et marchandisation du savoir faire du bien, donner de la jouissance, du plaisir, ne serait-il pas ce savoir faire de la femme plus âgée, qui est initialement la mère ? En ce sens, les femmes, ce qu'elles veulent, c'est un bébé, un éternel bébé. La femme bisexuelle plus âgée qui initie le garçon, le statut de son corps ne serait-il pas celui du bébé aux mains expertes de la mère qui sait faire ? Dans notre société marchande et industrielle, le statut du corps n'est-il pas le même, entre des mains qui savent faire, qui savent initier, qui prodiguent de la jouissance ? Alors, Sollers écrivain très contemporain, mais qui s'en défend en repoussant cette société marchande et du spectacle, parce qu'il ne saurait pas reconnaître cette déclinaison profane, de masse, de son mode de vie élitiste bourgeois ? Le traitement de masse des humains n'industrialise-t-il pas le modèle bourgeois, dont le postulat est celui d'un statut du corps dont tout le milieu sur le modèle matriciel prend soin. Bien sûr, le modèle secret a l'apanage du bon goût, et c'est en se tenant hors de portée qu'il peut continuer à susciter les envies de la masse des humains et les formater. Ce n'est pas pour rien que Sollers a gardé si longtemps le secret sur cet amour fou entre Dominique Rolin et lui : l'attachement à maman et à ses incarnations n'est-il pas devenu le paradigme très banal des humains d'aujourd'hui ? Mais, au fait, ne serait-il pas possible de couper le cordon ombilical ? De quitter le gynécée ? Et que la fille ne soit pas bisexuelle c'est-à-dire faisant de son attachement à maman le modèle de savoir-faire des choses à apprendre au garçon ? Le statut du corps, à commencer par celui d'une fille, est-il d'être l'objet d'un savoir-faire le circonvenant, sur le modèle foetal ? Ile entourée d'un océan amniotique. Sur ce postulat d'un corps s'offrant à des mains matricielles sachant lui apprendre et lui offrir une jouissance infinie, le garçon le plus tôt possible initié à ces délices par une femme plus âgée bisexuelle dans la lignée de la mère est à son tour capable, puisqu'il sait comme le lui a appris l'initiatrice, offrir au corps de la fille devenue femme les mêmes délices océano-matricielles. La fille, très tôt, dans une sorte d'identification et de rivalité avec sa mère, est l'objet d'amour de son père comme si elle gagnait sur la mère, mais ce père tombe sous terre, c'est-à-dire qu'il remonte lui-même au ventre, la kénose orthodoxe montre un père qui est un fils dans le ventre de la terre, alors la fille ne peut compter sur lui, elle doit se trouver une autre patrie, où son futur mari est déjà un fils resté dans le gynécée. Elle pourra par mariage devenir fille de ce fils, et vierge mère de celui-ci. L'essentiel dans l'histoire étant que le garçon et la fille, par ce mariage spécial, reviennent ensemble et chacun pour son compte, dans un dispositif matriciel à l'image

d'une île entouré d'un océan amniotique. Régis Debray souligne à plusieurs reprises dans son livre que notre temps d'après-guerre est celui de la paix, celui d'une génération qui n'a jamais connu les destructions de la guerre. Ne faut-il pas entendre la guerre comme ce saut logique par lequel un statut matriciel du corps est perdu, plus aucune matrice tout autour n'est là pour que tout baigne pour lui, ce corps est abandonné sur la terre de la vie et c'est de l'intérieur de lui-même et par ses sens qu'il s'éveille, qu'il éclôt, sans que ce soit une logique initiatrice qui domine ? En ce sens, Philippe Sollers, dont Régis Debray nous parle en premier dans son livre, pas par hasard, est l'écrivain de ces générations qui n'ont jamais connu la guerre, à savoir ce saut logique qu'est le déracinement de la naissance. L'après-guerre aurait joué comme la forclusion de l'expérience symbolique de la naissance, et le progrès aurait fait croire à une éternisation placentaire, le corps restant dans un statut relié, passif devant la supériorité d'un savoir-faire incarné par une femme plus âgée. Importance de la femme plus âgée, c'est-à-dire de la mère, c'est-à-dire de la matrice, dans la vie et l'écriture de Philippe Sollers, même et surtout si cela a été un secret très longtemps ! Le statut du corps dans son dispositif à lui, celui inhérent à la bourgeoisie, doit rester sacré, invisible. Le cordon ombilical reliant à maman ne doit jamais être révélé dans la banalité qu'il a aujourd'hui, mais la profanisation du statut de ce corps dans le monde marchand, avec la production de tous ces objets et formatages toujours en direction de la jouissance procurée à ce corps de tout autour, est ce qui produit le bénéfice assurant principalement la vie privilégiée des riches qui ne sauraient partager les mêmes goûts de masse que tout le monde. Le statut du corps en temps de paix, restant dans une sorte de temps foetal où une instance matricielle saurait bien procurer de la jouissance à ce corps passif et avide d'être imbibé, où cette instance ordonnerait à tout le monde de savoir faire comme elle, instance militairement identificatrice, va comme par hasard de pair avec un développement de la capacité de parole et de langage. La capacité de parole et de discours devenant une arme de guerre en temps de paix. Ceux qui ont une maîtrise de la parole, qui savent bien parler, qui savent séduire par leur parole et leurs idées, souvent en se penchant sur les souffrances, les difficultés, les douleurs, des humains, à la manière d'une mère générique voyant ses petits passifs aux mains de la cruauté et qu'il faut soigner, apparaissent au devant de la scène. L'après-guerre, comme le souligne Régis Debray, voit le développement des linguistries et des sociologismes. C'est une question de logique, celle-là même qui ne fait l'objet d'aucune rupture dans le temps de paix. A partir du moment où les signifiants d'une vie où tout baigne sont parfaitement arrêtés, la parole va s'ingénier à dire cela, et, dans le même mouvement littéralement invasif comme la marchandisation de la planète, cette parole va aussi développer sa capacité d'analyse de ce dont souffrent ces pauvres petits, car leur venir en aide est lucratif et entretient un goût du pouvoir qui n'est pas sans rappeler le fantasme de toute-puissance des mères. Les humains, corps et cerveaux, deviennent les objets d'une sorte de science humaine parce qu'ils sont aussi l'objet du calcul, la parole et le langage deviennent très maîtrisés. Chez ceux qui sont du côté du pouvoir. Le langage s'analyse aussi lui-même. N'avez-vous pas été frappés par ces jeunes gens visiblement parfaitement bien éduqués, éveillés, formés, nourris, dans leur bon milieu, qui parlent si bien ? Rien à voir avec nos balbutiement adolescents ! Vous avez désormais de jeunes enfants de bon milieu qui savent s'exprimer avec une aisance époustouflante ! Par ailleurs, ceux qui n'ont pas été formatés comme de beaux sous savent aussi parfaitement dire ce qu'ils veulent acheter. C'est quoi, la guerre en temps de paix ? C'est la paix elle-même, qui uniformise les humains, en imposant les signifiants d'une vie où tout baigne, où le corps se laisse sans refoulement imbiber par ces mains qui savent si bien faire sur lui, et par les outils

perfectionnés qui les prolongent beaucoup mieux que les discours ? La paix est l'ennemie maligne ? Refouler l'ennemie maligne : résister à ce statut imbibé du corps, à cette logique matricielle ? Laisser s'effectuer ce saut logique par lequel ces signifiants ne sont plus aux mains d'une classe privilégiée dominante ? Dans la nouvelle logique, ces signifiants ne sont plus reliés à une instance extérieure de pouvoir, celle-ci est détruite comme le placenta. Ces signifiants restent comme traces dans notre mémoire, et vont jouer dans un rythme avec nos expériences sur la terre qui n'est pas comme le ventre de la mère, et tandis que les sens s'ouvrent à cette nouvelle vie, sont en éclosion, ne se laissent pas dominer, parasiter, coloniser par une instance qui saurait tout mâcher d'abord, tout anticiper, tout faire arriver par de nouveaux médiums. Freud, lorsqu'il parle d'inconscient, évoque quelque chose en soi qui ne saurait être influencé par l'extérieur, et qui donne la main à l'être parlant. Tout autre chose que d'être pris en mains de partout dans une circonvolution généralisée. Laisser parler, laisser les sens éclore, laisser écouter les oreilles qui s'éveillent, laisser regarder les yeux qui s'ouvrent à la lumière et aux couleurs, laisser l'être singulier se confronter aux autres sans qu'ils soient d'abord pré-mâchés par la mère ou le bon milieu. Silence, dans ce temps de paix où le langage et les images tentent de saturer nos désirs ! Ce temps de paix en Occident où la parole, de partout, très bien maîtrisée, nous persuade qu'elle veut notre bien, notre vie paisible, en vérité séquestre nos signifiants comme s'ils étaient accessibles. [...]